



FRANCO ÉCOSSAISE



LE MOT DU PRÉSIDENT

Suite au vote des députés de la Chambre des Communes, le 29 octobre dernier, d'un texte présenté par le leader du Parti Conservateur (Tories), Boris Johnson, autorisant la tenue d'élections anticipées, les Britanniques ont élu le 12 décembre une nouvelle Chambre des Communes.

Comme nous l'avons appris par les media, le Parti Conservateur (Tories) a obtenu sur les 650 sièges de la Chambre, 365 sièges soit 47 sièges de plus que précédemment, les Travailleurs (Labour) n'obtenant que 205 sièges (soit une perte de 59 sièges et les Libéraux Démocrates (Lib Dems, anti Brexit) 11 sièges (soit une perte de 1 siège).

La large majorité obtenue par les Tories devrait permettre à leur leader, Boris Johnson, d'obtenir l'accord de la Chambre des Communes sur le texte de sortie de l'Union Européenne, qu'il avait obtenu le 17 octobre et qu'il n'avait pu faire adopter à la date du 31 octobre, date pour laquelle il s'était engagé, avant le nouveau report accordé par l'Union au 31 janvier 2020.

Cependant en Ecosse, à contrario, une majorité d'électeurs a voté contre la sortie de l'Union Européenne.

En effet sur les 59 sièges des circonscriptions écossaises, les Tories n'ont obtenu que 6 sièges (perte de 7 sièges sur 2017, dont Stirling, Angus et Gordon), le Scottish National Party (SNP) a obtenu 47 sièges (gain de 15 sièges sur 2017), les Lib Dems 5 sièges et le Labour Party 1 siège (perte de 6 sièges).

Le seul représentant du Labour Party en Ecosse reste Ian Murray dans la circonscription du Sud d'Edimbourg (25745 voix contre 12650 pour le SNP). Ian Murray est connu pour sa position critique du chef du parti Jeremy Corbin et pour le maintien dans l'Union.

Il faut aussi noter, incidemment, la défaite de 149 voix de la cheffe des Lib Dems, Jo Swinson, dans la circonscription de Dunbartonshire East au profit du SNP.

Il est intéressant de remarquer que le SNP a perdu un siège dans la circonscription du North East Fife grâce à des reports de voix de Tories anti-indépendance au profit des Libéraux Démocrates.

Nicola Sturgeon a déclaré à l'issue du vote : "I don't pretend that every single person who voted SNP yesterday will necessarily support independence, but there has been a strong endorsement in this election of Scotland having a choice over our future; of not having to put up with a Conservative government we didn't vote for and not having to accept life as a nation outside the EU."

L'Ecosse est restée fidèle à sa position anti Brexit.

Nous devrions donc être fixés sur le Brexit au plus tard le 31 janvier, sauf nouveau coup de théâtre.

Thierry Rechniewski

Robert Louis Stevenson à Grez-sur-Loing

(Extraits d'une conférence prononcée au Collège des Écossais, Paris le 14 novembre 2018)



Le pont de Grez, Corot, 1863 (musée de Manchester, Etats-Unis)

De la Mer du Nord aux mers du Sud, la route de Robert Louis Stevenson passe par la France. C'est le pays où il vient d'abord soigner les maux pulmonaires dont il souffre depuis sa petite enfance, où il revient soigner plus tard son désir de devenir écrivain et, enfin, où il rencontre une Américaine, Fanny Osbourne, qui va devenir la femme de sa vie.

Marlotte, Barbizon, Grez-sur-Loing : c'est au cours de quatre étés successifs, à partir du mois d'avril 1875, que Robert Louis Stevenson devient un personnage de la scène locale : « *a credible Barbizonian* », selon sa propre expression. Bohème, déjà irradié de littérature, il est attiré et puis fasciné par la région de Fontainebleau.

De nos jours, le village de Grez-sur-Loing, anciennement Grès-en-Gâtinais, est relativement peu connu du grand public. Avec une population de quelque 1 400 âmes, selon le recensement de la population en 2014, il est situé au sud de la ville de Fontainebleau. La petite commune s'étend sur un très joli site, le long de la rive gauche du Loing.

Les touristes qui passent par Grez aujourd'hui vont visiter l'église de Notre-Dame-et-Saint-Laurent datant du XIII^e siècle, ou encore admirer la Tour de Ganne, construite par le roi Louis VI en 1127, et, de ce fait, contemporaine du château dont il ne reste que quelques vestiges classés monument historique.



RLS, 1874

Et puis, Grez, c'est surtout le pont. Cet ouvrage, construit entre les XII^e et XIV^e siècles, constitue à l'époque l'une des quatre entrées du bourg. Il inspire de nombreux artistes. Dans *La forêt au trésor*, recueil de nouvelles et d'essais, Stevenson écrit : « *Ce pont est un monument public, anonymement célèbre, attirant l'attention du dilettante sur la cimaise de centaines d'expositions. Je l'ai vu au Salon ; je l'ai vu à l'Académie ; je l'ai vu lors de la dernière Exposition française, excellemment rendu par Bloomer ; en noir et blanc par M. A. Henley, il a illustré une fois cet essai dans les pages du Magazine of Art. Un pont qui a déjà beaucoup*



servi ! » Plusieurs fois détruit et entièrement restauré en 1980, le pont reste la principale attraction touristique de Grez.

Dans *Le Trésor de Franchard* qu'il fait publier en deux livraisons dans la revue londonienne, le *Longman's Magazine*, en avril et en mai 1883, Stevenson évoque l'histoire de Grez. C'est le Docteur Desprez, médecin de campagne et personnage principal du court roman, qui raconte l'illustre passé et la déchéance de la bourgade :

« Autrefois ce fut une ville fortifiée, prospère, remplie de magistrats fourrés d'hermine, de guerriers bardés de fer et de marchands affairés. Ses églises étaient surmontées de clochers de pierre et sur ses remparts s'élevaient des tours majestueuses. Des centaines de cheminées cessaient de fumer quand sonnait le couvre-feu. Des gibets se dressaient contre la citadelle où se multipliaient les assauts. Les traits pleuvaient comme les feuilles en automne. Les défenseurs faisaient de violentes sorties par le pont-levis abaissé. De part et d'autre, les armes s'entrechoquaient et les cris des combattants résonnaient au loin. [...] les murs de Gretz s'étendaient jusqu'à la Commanderie, du moins la tradition le rapporte. Hélas ! comme sa ruine date de loin ! Rien n'en subsiste, rien qu'un vague souvenir. La ville est rapetissée au point de devenir le modeste hameau que nous apercevons au-dessous de nous. Les guerres anglaises sont survenues. Les Anglais sont un peuple stupide qui parfois, sans y penser, accomplit de grandes choses. Gretz fut prise, saccagée et brûlée. C'est le destin de beaucoup de villes, mais Gretz ne s'est jamais relevée et n'a jamais été rebâtie. Ses ruines ont servi à agrandir ses rivales : la plupart des maisons de Nemours ont été construites avec les pierres de Gretz. Quand celle-ci fut absolument détruite, ma vieille maison s'éleva enfin, la première de celles qui existent, et c'est elle qui a eu l'honneur d'inaugurer le hameau. »

Stevenson vient en France avant tout pour des raisons de santé. Il ne le sait pas d'avance, mais le climat de Grez aurait des vertus. Toujours dans *Le Trésor de*

Franchard, Stevenson écrit à propos du bon docteur :

« À peine installé, il avait déclaré qu'il n'existait dans tout l'arrondissement aucun climat aussi salubre que celui de Gretz. » ;

Ou encore :

« Vers la fin de la deuxième année, il assura qu'on ne trouverait pas son pareil dans tout le département. »

C'est un véritable coup de foudre qui marque le premier séjour de Stevenson dans le sud de la Seine-et-Marne, entre le massif de Fontainebleau et les bords de Loing. Il doit devenir ingénieur ou avocat. Son père lui remet d'ailleurs une grosse somme d'argent pour ouvrir son propre cabinet dans la capitale écossaise. Il l'utilise pour voyager... Et, en mars 1875, âgé de 25 ans, il décide de rejoindre son cousin, Bob, artiste-peintre, vivant à Paris et fréquentant l'atelier de Carolus-Duran. C'est au milieu des artistes de Montparnasse que les deux cousins vont mener une joyeuse vie de bohème.

Ils s'installent à la maison Lavenue, située à l'angle du boulevard du Montparnasse et de la rue du Départ. L'hôtel n'existe plus ; le rez-de-chaussée est aujourd'hui occupé par un restaurant de la chaîne Hippopotamus, mais sur les deux façades on peut encore lire son nom, gravé sur un grand bloc de pierre.

Mais, en ce mois d'avril 1875, pour Stevenson, c'est tout d'abord la découverte de toute une région avec en prime la forêt de Fontainebleau.

Dans le premier paragraphe de son ouvrage *La forêt au trésor : Fontainebleau*, il écrit :

« Le charme de Fontainebleau est un phénomène à part. C'est un lieu que l'on aime plus que l'on ne l'admire. L'air vivifiant de la forêt, le silence, les routes majestueuses bordées d'arbres, la sauvagerie du chaos rocheux, l'âge vénérable et la grande dignité de certaines futaies – ce ne sont là que des ingrédients, le secret du philtre se trouve ailleurs. L'endroit est source de santé ; l'air, la lumière, les parfums et les formes s'y combinent en une heureuse harmonie. »

C'est ensuite la découverte de Barbizon, déjà le célèbre village des peintres. Et, tout à fait fortuitement, la découverte de Grez-sur-Loing.

Les cousins passent trois semaines à Barbizon, logés à l'hôtel Siron, devenu depuis la luxueuse Hôtellerie du Bas-Bréau. Le propriétaire de l'époque appelle les cousins 'les Stennies' : 'Stennie l'aîné' et 'Stennie frère'. L'hôtel est désigné également 'Stevenson's House' et les propriétaires sont fiers de rappeler que c'est là que Stevenson

commence à rédiger *La Forêt au trésor* décrivant ses expériences à Barbizon, ainsi qu'à Grez, dans la forêt de Fontainebleau et dans les villages avoisinants.



OLD BARBIZON — STEVENSON HOUSE 1876-1886
VIEUX BARBIZON — AUBERGE HABITÉE PAR R. L. STEVENSON 1876-1886

À l'époque, il existe deux pensions à Grez : l'hôtel Beauséjour et l'hôtel de la Marne. En 1860, cette dernière est rachetée par Jules Chevillon et son épouse Marguerite-Virginie Dupérat, celle qui va devenir 'la mère Chevillon'. L'établissement change d'enseigne pour devenir l'hôtel Chevillon. Situées en bordure du Loing, les deux pensions vont devenir le lieu de séjour privilégié de toute une colonie d'artistes, anglo-saxons et scandinaves pour la plupart, mais également japonais.



Entre 1860 et 1914, l'hôtel Chevillon accueille des centaines d'artistes venus du monde entier. Étudiants pour la plupart dans les ateliers parisiens, ils quittent ponctuellement la capitale pour s'exercer sur le motif des paysages bucoliques des bords du Loing. Grez forme un point d'attraction comparable à Barbizon, proche de la capitale, grâce au train, tout en étant situé au milieu d'une nature verdoyante. Plusieurs communautés se succèdent à Grez et l'hôtel Chevillon devient le point de rencontre de ces colonies qui forment autant de cercles de partage et d'échange. Au peintre Camille Corot (1796-1875), fondateur de l'École de Barbizon, et l'un des premiers découvreurs des bords du Loing, revient l'honneur de faire connaître la grande beauté de ce paysage et d'être le premier à peindre le pont de Grez.

Les deux auberges se partagent les visiteurs et la vie s'anime à la belle saison : à l'hôtel Beauséjour, l'ambiance bourgeoise convient plutôt aux couples alors que, à l'hôtel Chevillon, la vie de bohème attire les jeunes artistes vivant en marge des conventions sociales, et en quête d'inspiration, et des plaisirs de la campagne et de la table. Sur les bords du Loing, le courant impressionniste se consolide à la fois en style et en mode de vie : les tableaux sont essentiellement de petit format, les traits de pinceau marqués, les points de vue inédits, l'usage de la lumière et des couleurs original.

Aux dires de l'artiste lorraine, Fernande Sadler, la mère Chevillon est la bonté même : elle s'occupe de ses pensionnaires comme de ses propres enfants, les soigne, leur prépare des tisanes s'ils sont malades. Elle laisse le meilleur souvenir. Mme Sadler affirme avoir vu beaucoup d'artistes, français et étrangers, alors qu'il n'y avait plus d'hôtel Chevillon, venir trouver Mme Chevillon dans les dernières années de sa vie dans sa modeste petite maison, pour lui apporter leur souvenir affectueux.



Fernande Sadler : Mme Chevillon

La bonté naturelle de Mme Chevillon et celle de Stevenson sont au premier plan d'un incident que raconte Isobel Osbourne dans son autobiographie. Pendant un des séjours de la famille Osbourne à Grez, l'auberge reçoit la visite d'un couple de comédiens itinérants. Ils donnent leur spectacle dans

la salle à manger et connaissent un certain succès auprès des artistes, Monsieur avec ses tours de passe-passe et Mademoiselle avec ses chansons sentimentales. À la fin du spectacle, Stevenson entame la conversation avec eux et découvre leur état financier périlleux ; par la suite, ils sont invités à passer la semaine à Grez, où leur pension est prise en charge par les artistes et leurs amis. Ce sont les mêmes comédiens qui sont à l'origine de *Providence and the Guitar*, nouvelle publiée en 1878, et intitulée primitivement en anglais, *Léon Berthelini's guitar*. Lors de la publication de la nouvelle à Londres, Stevenson, dans un élan de très grande générosité, reverse ses droits d'auteur au couple de comédiens.

Vers 1863, une nouvelle génération d'artistes – Claude Monet, Auguste Renoir, Berthe Morisot, Alfred Sisley et Frédéric Bazille – découvre à son tour la forêt de Fontainebleau. Ce sont des peintres ayant une conception visuelle différente, une nouvelle technique (celle de la division des tons) et une nouvelle interprétation de la nature qui consiste à saisir l'instantané en pleine lumière. Ce qui les attire tout particulièrement, c'est le jeu de lumières rendu par la présence simultanée de l'eau et de la forêt.



Sir John Lavery, 1884 : la grande rue de Grez'.
L'artiste est assis devant l'hôtel Chevillon.

Dans les années 1870, arrivent en nombre les premiers peintres américains et britanniques, parmi lesquels quelques représentants notables de l'École de Glasgow ; ils séjournent pour la plupart à l'hôtel Chevillon. Ils s'essayent à la peinture *en plein air* et nombreux sont ceux qui choisissent Grez. Parmi ces artistes, on trouve John Singer Sargent ou encore Arthur Heseltine, et puis parmi les artistes-peintres de l'École de Glasgow, les figures de proue : John Lavery, connu pour ses multiples peintures de Grez, Arthur Melville et David Gauld.

C'est lors de son premier déplacement en Seine-et-Marne que Stevenson traverse la forêt de Fontainebleau et rejoint Grez. De là, il pousse une pointe jusqu'à Marlotte mais revient passer la nuit à Grez à l'hôtel Chevillon au pied du pont et dont le jardin descend jusqu'au Loing. C'est cette première traversée de la forêt, renforcée par les impressions formées d'autres balades ultérieures dans la forêt, qui lui fournit l'inspiration pour deux ouvrages : *La forêt du trésor : Fontainebleau* et *Le Trésor de Francharo*. En effet, c'est ici que la passion voyageuse de Stevenson s'éveille. Cette première forêt, bien loin de l'Écosse, va le transformer en diseur d'hommes et d'aventures.

Au mois d'août 1875, Stevenson retourne à Grez où il reste trois jours ; ensuite, à la fin du mois, il remonte la vallée du Loing à pied. De nos jours, un chemin Stevenson suit les traces de l'écrivain, entre Grez et Châtillon sur Loire.

L'année suivante, après ce qu'il appelle une 'croisière' sur les canaux du Nord – d'Anvers à Pontoise – en compagnie de l'artiste Walter Simpson, Stevenson rejoint de nouveau son cousin Bob. Il descend à l'hôtel Chevillon et là, il découvre une belle et sombre Américaine, Fanny Osbourne, accompagnée de sa fille Isobel, ravissante jeune fille de 17 ans et de son fils d'une dizaine d'années, Lloyd. On ne connaît pas la date exacte de cette première rencontre : d'aucuns avancent le mois de juillet, mais il serait plus raisonnable d'opter pour une date à l'automne. Stevenson et Simpson commencent leur fameuse 'croisière' le 25 août 1876 et tout laisse croire qu'ils arrivent à Pontoise soit le 13, soit le 14 septembre et que Stevenson passe ensuite par Paris pour un très bref séjour, avant de regagner Grez.

D'un tempérament vif, Frances Matilda Van de Grift (Fanny) est un esprit libre ; en 1857, à l'âge de 17 ans, elle épouse Samuel Osbourne. Leur fille Isobel, surnommée Belle, naît l'année suivante. Leur fils, Samuel Lloyd, naît en 1868.



Fanny Van de Grift

L'année d'après, c'est la naissance de leur deuxième fils, Hervey. Mais le couple est bien loin de filer le parfait bonheur et avec ses trois enfants, Fanny quitte son mari et traverse l'Atlantique pour s'installer en Europe en 1875, d'abord à Anvers où elle pense s'inscrire à l'École des Beaux-Arts afin de développer ses talents d'artiste. Elle apprend que les portes de celle-ci ne sont pas ouvertes aux femmes. Dépitée, elle quitte la Belgique avec ses enfants et élit domicile à Paris, rue de Naples. Lloyd va à l'école alors que sa mère et sa sœur s'inscrivent à l'Académie Julian, école privée de peinture et de sculpture fondée par Rodolphe Julian en 1868. L'Académie libre de peinture est sise n° 27 de la Galerie Montmartre, dans le Passage des Panoramas, et au début des années 1870, Julian prend la décision courageuse de l'ouvrir aux femmes.



Isobel et Lloyd

C'est dans cet atelier que Fanny et Belle suivent des cours de dessin et de peinture. Passer par l'Académie libre est

la seule possibilité qu'ont les femmes de se perfectionner dans leur art, car l'École des Beaux-Arts de Paris leur est interdite jusqu'en 1897. De plus, elles peuvent peindre d'après un modèle nu ce qui est presque impensable pour l'époque. On imagine Fanny et sa fille tout à fait à leur aise dans ce milieu plutôt avant-gardiste. Seule ombre au tableau : le 5 avril 1876, Hervey Stewart, le plus jeune fils de Fanny, meurt de la tuberculose ; le jeune garçon n'a que quatre ans.

La fin de l'année s'annonce, les grandes vacances se profilent et l'Académie va fermer ses portes jusqu'à l'automne. La plupart des élèves vont partir en Normandie où de joyeuses journées les attendent. Mais Fanny, toujours sous le choc du décès de Hervey, souhaite passer l'été dans un endroit plus calme. C'est alors qu'un ami peintre américain, un certain Pasdesus, lui suggère Grez-sur-Loing. Il met en avant les charmes du village ; l'hôtel Chevillon est modeste mais confortable, les tarifs pratiqués sont raisonnables et la table est bonne. Pasdesus pense que c'est l'endroit idéal pour Fanny, car tranquille et paisible. Et c'est au cours de cette conversation que le nom de Stevenson est prononcé pour la première fois. Dans son autobiographie, Belle Osbourne cite Pasdesus : « ... les deux Stevenson sont souvent là. Ils sont cousins – Bob et Louis – l'un est peintre, l'autre écrivain, mais sans grand succès, apparemment. Ce sont des garçons sympathiques ; je pense que vous allez les apprécier. »

Peu de temps après, Fanny, Isobel et Lloyd prennent le train depuis Paris et arrivent en gare de Bourron-Marlotte ; de là, ils poursuivent leur chemin en diligence. Ils s'attendent à trouver à Grez un hôtel avec un beau jardin à l'italienne, des sentiers de graviers bien ratissés et une élégante allée centrale. Grande est leur surprise quand ils s'arrêtent devant une maison comme les autres, mais avec un porche, au-dessus duquel est accrochée une branche d'arbre. Madame Chevillon et sa nièce les attendent sur le pas de la porte.

Dès son arrivée, Fanny trouve à Grez le calme qu'elle recherche ; la famille apprécie tout particulièrement le grand jardin avec ses arbres fruitiers et ses rosiers en fleur. Elle installe son chevalet près de la rivière et commence à peindre une toile avec au premier plan le vieux pont et au second plan des peupliers, le tout sur fond de ciel gris. Qui ne saurait rester indifférent aux charmes de Grez ? Comme l'écrit Stevenson :

« ... Gretz, dès qu'on y arrive, se révèle effectivement tout à fait digne d'intérêt. Le village s'est établi en dehors des bois, c'est un groupe de maisons avec un pont ancien, un vieux château

en ruine et une pittoresque église. Le jardin de l'auberge descend en terrasses jusqu'à la rivière, avec un pré pour les chevaux, un potager, un verger et une étendue de gazon bordée de joncs et agrémentée d'une tonnelle.

Sur l'autre rive, s'étend une plaine qui pourrait être anglaise, plantée à profusion de saules et de peupliers. La rivière est claire, profonde, bordée de roseaux et couverte de nénuphars. Des plantes aquatiques croissent autour des piles du pont long et bas, grimpant à mi-hauteur en une luxuriante verdure. Elles s'accrochent aux avirons en eau profonde avec leurs longues traînes et quadrillent de leurs ombres légères le fond vaseux de l'eau.

La rivière se perd dans l'aventure d'îles minuscules ; elle disparaît parfois dans les roseaux, comme un vieux mur envahi par un lierre agile et vivace. On peut aussi voir le vivier, sorte de bac où le patron de l'auberge garde les poissons bien vivants pour sa cuisine, des clapotis huileux éclaboussant le couvercle de sapin jaune. On entend aussi de gais bavardages et des bruits d'eau venant du lavoir, juste sous la vieille église, où les femmes du village, à longueur de journée, se relaient pour faire leur lessive au milieu des poissons et des nénuphars. Gageons que le linge lavé en ces lieux doit être particulièrement frais et doux. »

La famille Osbourne commence à avoir l'impression que ce lieu idyllique leur appartient exclusivement, et puis un beau jour arrive un inconnu, un artiste apparemment, en veste de velours et lavallière. Mince, il a le teint foncé et l'air tellement étrange que les Américains le prennent pour un Polonais, ou encore pour un gitan – mais un « gentleman gipsy ». Ils sont surpris lorsqu'il leur adresse la parole très formellement en anglais.

Il s'agit du cousin Bob, celui qui brille par sa conversation, aux dires du romancier américain Henry James. Fanny et ses enfants l'apprécient tout particulièrement. De son côté, n'ayant jamais rencontré d'Américains, Bob se lie d'amitié avec eux et ils passent des moments délicieux ensemble. Il est intéressant de noter d'ailleurs que si Stevenson est immédiatement attiré par la belle Américaine, Fanny marque dans un premier temps une nette préférence pour le cousin.

Quelques jours plus tard, arrive Walter Simpson pour retrouver son grand ami Robert Louis Stevenson. Et puis, c'est le tour de Frank O'Meara, peintre irlandais dans la vingtaine, qui va résider plus de 10 ans à Grez et devenir une figure emblématique de la communauté d'artistes anglophones. Et à trois, comme dans une pièce de théâtre en quelque sorte, ils préparent l'arrivée de Stevenson, ne tarissant pas d'éloges à son égard.



Franck O'Meara, John Singer, 1876, collection privée

La première rencontre de la famille Osbourne avec Stevenson est racontée dans le détail par Lloyd en 1921, dans la Préface de l'édition new-yorkaise des Œuvres complètes de son beau-père. Il écrit :

« C'était un soir d'été, la nuit tombait, nous étions tous assis à dîner à la longue table d'hôte. Nous devions être 16 ou 18 au total ; ma mère et ma sœur étaient les seules femmes et moi, le seul enfant. Il vint un bruit effrayant depuis l'une des fenêtres grandes ouvertes sur la rue. Un jeune homme portant un sac à dos poussiéreux enjamba le rebord de la fenêtre et atterrit dans la salle. Folle de joie, toute l'assemblée se mit debout, puis s'agglutina autour du nouveau venu, les bras tendus, lui lançant des mots de bienvenue. Avec cérémonie, on le porta jusque sur une chaise et le fit s'asseoir avec tous les bonheurs, et alors qu'il continuait à rire et à parler au milieu du brouhaha, on le présenta à ma mère et à ma sœur. 'Mon cousin, M. Stevenson', fit Bob et il s'ensuivit des inclinaisons de têtes solennelles alors que je gigotais sur ma chaise, tout ému. Timide, je lançais de coups d'œil furtifs à l'étranger. »



La salle à manger de l'hôtel Chevillon

Cette première rencontre entre Fanny et Stevenson est narrée dans des termes similaires par Isobel, sauf qu'elle précise qu'en raison de l'éclairage dans la salle à manger, la présence de l'Écossais à la fenêtre lui fait penser à un portrait peint sur fond noir. Elle décrit son futur beau-père : jeune, mince, le teint vif, les cheveux jaunes ; il se penche en avant, figé dans l'admiration de Fanny. Et Isobel d'ajouter que, de l'aveu de Stevenson lui-même, c'est à ce moment-là qu'il tombe amoureux de Fanny. Il s'assoit à côté d'elle et occupe toujours cette même place à table pendant toute la durée de son séjour à Grez.

Au début, la présence de Fanny à Grez a de quoi déplaire aux artistes qui ne supportent comme présence féminine que celle des modèles qu'ils font venir ou amènent sur place. Mais elle finit par se faire accepter et puis par s'imposer grâce à sa forte personnalité et son originalité.

L'arrivée de Stevenson va bouleverser le quotidien du petit groupe familial. L'Écossais apporte une joie de vivre que Fanny et ses enfants ne connaissent plus depuis assez longtemps. Par temps ensoleillé, ils font des parties de canoë sur le Loing. Dans son costume de bain, avec des manches longues et une jupe qui lui arrive à peine aux mollets, Fanny attire tous les regards. Elle a un foulard rouge noué autour de sa tête, un autre noué autour de la taille ; elle porte des espadrilles rouges également. Elle ne sait pas nager mais participe avec enthousiasme à ces jeux aquatiques.



A gauche, Fanny Osbourne, à droite, Robert Louis Stevenson et à côté de lui, son cousin Bob.

Quant aux artistes, ils tendent à éviter la lumière du soleil trop forte et attendent plutôt avec impatience une journée grise. Et lorsque cette journée finit par arriver, ils s'en vont dans la nature. O'Meara et Isobel partent dans une direction, Fanny et Stevenson dans une autre. Bob les rejoint parfois, sinon il s'en va tout seul de son côté. En fin d'après-midi, tous rentrent à l'hôtel,

ils alignent leurs toiles pas encore sèches contre le mur de la salle à manger et se livrent à la critique, souvent sévère.

Une vie communautaire animée s'installe très vite dans l'hôtel Chevillon telle que la raconte Isobel :

« Les meilleurs de nos moments à Grez étaient les conversations, soit dans la grande salle à manger aux murs nus ou dehors sous la tonnelle près de la rivière, la nappe blanche mouchetée d'ombres de feuilles de vigne et l'air lourd du parfum des roses ... »

Le soir ou par temps pluvieux, ils restent à l'intérieur de la pension, se livrant à toutes sortes de jeux ; ils écrivent des poèmes, ils font des dessins humoristiques. Mais leur plus grande source de plaisir, c'est la conversation, qui se prolonge autour de la grande table dans la salle à manger au rez-de-chaussée. Tout le monde y participe : on discute de l'art, de la mode, de la religion, de l'histoire – ou encore de la littérature, et en particulier d'un livre que tous ont lu. Les discussions s'animent, les voix se lèvent, on hurle parfois pour se faire entendre, on tape sur la table ; les accents – écossais, irlandais – deviennent de plus en plus prononcés. Et à ces accents européens vient s'ajouter celui, américain, de Fanny, bien entendu. La voix de Fanny est plutôt grave, elle parle sur un ton presque monocorde. Stevenson la compare à de l'eau qui coule sous la glace.

Stevenson partage son temps entre Grez et Paris jusqu'au 11 octobre 1876, date à laquelle il quitte la capitale. Cinq jours plus tard, il retrouve la maison familiale à Édimbourg.

L'année suivante, Stevenson revient en France au mois de janvier et séjourne chez Fanny à sa nouvelle adresse, au n° 5 rue de Douai ; il y reste quatre semaines et repart pour l'Écosse vers le 10 février. Il revient en France vers la mi-juin, se rendant d'abord à Paris et ensuite à Grez où il reste un mois avant de retourner en Écosse le 19 juillet. Il va retrouver Fanny à Grez à la mi-août.

L'année d'après, Stevenson est de retour en France : à la mi-juin, il passe quelque temps à Paris et fréquente de nouveau les colonies anglo-américaines de Saint-Germain-des-Prés et de Montparnasse, mais surtout, il fréquente Fanny Osbourne. En effet, c'est cette année qui marque le début des véritables relations entre Stevenson et celle qui va devenir plus tard son épouse. De ce fait, c'est une saison idyllique qu'ils passent au bord du Loing, Fanny peignant encore et toujours, Stevenson la suivant dans ses déplacements, portant ombrelles et matériel d'artiste.

De retour à Paris, avec l'arrivée de l'automne, Stevenson s'installe au n° 5 rue Ravignan, la nouvelle adresse parisienne de Fanny, au pied de la butte Montmartre. Le 11 octobre, Stevenson quitte Paris et rentre à Édimbourg.

Dès les premiers beaux jours de 1878, Fanny et ses enfants s'installent de nouveau à Grez. Stevenson arrive le 11 juillet et reste jusqu'au mois d'août. Mais tout d'un coup l'horizon s'obscurcit car le mari de Fanny la somme de rentrer en Californie et menace de lui couper les vivres. Quant au père de Stevenson, peu satisfait de la liaison de son fils avec une Américaine, mère de famille et plus âgée d'une dizaine d'années que son fils de surcroît, il décide finalement à la suite d'un entretien qui a dû être très orageux de lui verser une avance sur l'héritage afin qu'il puisse poursuivre sa carrière littéraire.

En août 1878, accompagnée de ses deux enfants, Fanny prend le chemin de retour à San Francisco en principe pour obtenir le divorce, ouvrant ainsi la voie à son mariage avec Stevenson. Ce dernier annonce son intention de l'épouser, mais ses parents refusent net de payer pour ce mariage. Stevenson rejoint Fanny, Belle et Lloyd à Londres et passe quelque temps avec eux avant qu'ils ne se rendent à Liverpool d'où ils vont regagner New York en bateau. Le départ de Fanny trouble Stevenson profondément ; il a des doutes quant à leur avenir ensemble. C'est précisément dans cet état d'esprit qu'il aborde sa célèbre randonnée dans les Cévennes.

En tout, il parcourt quelque 240 kms à pied. Cette nouvelle aventure sera le thème du célèbre ouvrage *Voyage avec un âne dans les Cévennes* publié en 1879. En attendant, Stevenson fait des économies afin de rejoindre l'élue de son cœur sur le sol américain, et en 1879, malgré les vives protestations de sa famille et de ses amis, il retrouve enfin Fanny à Monterey en Californie, où cette dernière se remet d'une dépression nerveuse, provoquée sans doute par sa propre indécision : doit-elle quitter son Don Juan de mari ou pas ? En fin de compte, elle finit par choisir Stevenson et le mariage a lieu à San Francisco au mois de mai 1880.

Ni l'un ni l'autre ne reverra plus jamais Grez-sur-Loing.

-o§o-

Quelles traces les différents séjours de Stevenson à Grez ont-ils laissées sur son œuvre ?

Le souvenir de Grez reste gravé sur la mémoire de l'auteur. Il livre ainsi les impressions d'un village qui l'a marqué :

« Grez est un lieu réjouissant à sa façon : joli à voir, plaisant à habiter. Le cours de sa rivière cristalline, en amont comme en aval, est plein d'attraits charmants pour le navigateur : les labyrinthes entre les roseaux où, en automne, les baies rouges abondent, les images inversées des arbres se reflétant dans l'eau, les nénuphars, les moulins, l'écume et le fracas des barrages. Et de toutes les nobles courbes des routes, aucune n'est plus noble, par un crépuscule venteux, que la grand-route de Nemours entre deux rangées de peupliers bavards. »

Et même si, de son propre avis, Grez suscite moins l'inspiration que Barbizon, il lui reconnaît ses qualités et se remémore le bonheur de *« se réveiller à Grez, de descendre dans le jardin verdoyant de l'auberge, de voir la rivière s'écoulant sous le pont et de contempler l'aube qui pointe à l'horizon derrière les peupliers. Les repas sont pris dans la fraîcheur de la charmille, sous les frondaisons agitées par la brise. Les éclaboussements des avirons et des baigneurs, les costumes de bain qui sèchent, les canoës coquets près de l'embarcadere nous parlent d'une société qui ne néglige pas les loisirs. Il y a quelque chose à faire à Grez. »*

En 1883, Stevenson fait publier un court roman, *Le trésor de Franchard* et met au cœur même de son récit une légende locale qui s'articule autour de l'ermitage de Franchard. Le Prieuré Notre-Dame de Franchard, situé en pleine forêt de Fontainebleau, est construit au XIIe siècle. Selon la légende, pendant la Guerre de Cent Ans qui voit la destruction du monastère, les moines cachent leur trésor dans la forêt. Il n'a jamais été retrouvé, mais c'est ce même trésor qui sera découvert par le Docteur Desprez et son fils adoptif, Jean-Marie, et qui va bouleverser l'existence du médecin et de son entourage.



ERMITAGE DE FRANCHARD.

L'action se déroule essentiellement à Grez. Le lecteur reconnaît bien le village avec la tour de l'église, le château, le pont, la rivière. La maison du docteur se trouve dans la rue principale du village, près de l'auberge – l'auberge Chevillon, peut-être ? Elle a son jardin qui descend à la rivière et son ponton, comme bien d'autres maisons à

Greze. Et puis, l'auberge est tenue par une certaine Mme Tantaillon – serait-elle inspirée par Mme Chevillon ? Au début du roman, on la découvre en train de s'occuper d'un saltimbanque mourant, tout comme la mère Chevillon s'occupe de ses pensionnaires malades.

Il est intéressant de noter qu'à la suite du cambriolage qui se produit chez le Docteur Desprez lorsque le trésor de Franchard, à peine découvert et soigneusement caché par ce dernier, disparaît mystérieusement, le brave médecin pointe du doigt les pensionnaires de l'auberge Tantaillon. « *Ils sont peintres, par conséquent enclins à flâner continuellement dans les bois. Ils sont peintres, par conséquent badigeonnés d'une teinture d'éducation. Enfin, parce que peintres, ils sont probablement dénués de moralité.* » Et de rajouter plus loin : « *beaucoup d'entre eux sont anglais ou américains.* »

Et bien entendu, la forêt de Fontainebleau, si chère à Stevenson, est également présente. Lors de ses séjours à Greze, Stevenson accompagne volontiers les peintres à l'occasion de leurs sorties dans le massif, mais souvent il part tout seul admirer ses beautés : chaos rocheux, mares et arbres séculaires. Il ne peut rester insensible aux charmes de la forêt de Fontainebleau et il est en quelque sorte logique que la forêt figure dans le récit. Elle sert de décor, certes, mais joue également un rôle fondamental dans le roman dans la mesure où c'est elle qui garde jalousement le trésor caché depuis des siècles et qui finit par le livrer au Docteur Desprez.

Greze est également au cœur même d'une nouvelle intitulée « Une partie de plaisir », car c'est la destination de Stevenson et de quelques amis à qui cette localité a été recommandée pour son charme. « *Tout le monde nous l'a affirmé : 'Il y a de l'eau !'* » Et notre auteur de nous raconter les plaisirs simples d'une journée charmante passée sur le Loing et une soirée conviviale à l'auberge Chevillon :

« [...] *c'est pour la rivière que nous sommes venus. Après nous être tous baignés, nous envahissons deux embarcations et, tirant bravement sur les avirons, nous glissons sous les arbres en cueillant force fleurs de nénuphars. Quelqu'un chante, d'autres laissent traîner leurs mains dans l'eau fraîche, certains se penchent par-dessus bord pour admirer le reflet des grands peupliers se perdre au fond de l'eau et l'ombre de la barque, avec ses avirons qui oscillent et nos têtes tournées vers l'avant, glisse doucement au-dessus du fond jaune de la rivière. Le jour finit par décliner et, tous silencieux et heureux, des nénuphars humides jusqu'aux genoux, nous abordons lentement le débarcadère près du pont. Chacun cherche maintenant un moment de solitude. L'un*

s'éloigne pour fumer sous la tonnelle, un autre part se promener dans la campagne [...], un troisième visite l'église. Et ce n'est pas avant que le dîner ne soit servi et que le vin de l'auberge ne commence à couler à flots que nous abandonnons notre réserve pour retrouver une ambiance de joyeuse camaraderie. »

À la lumière de cet extrait, il est peut-être d'autant plus bizarre que le même Stevenson ait choisi tout de suite après de se projeter dans un avenir où il revoit ce même endroit aux charmes duquel il avait succombé et qui avait joué un rôle si important dans sa vie – sa vie d'homme de lettres, certes, mais également sa vie d'homme tout court. Greze ne sera plus le village qu'il a connu autrefois. L'auberge Chevillon n'existera plus !

« [...] *Greze a changé. La vieille auberge, étayée, renforcée, arc-boutée depuis longtemps, s'affaissait sous le simple poids des ans, et le lieu en l'état n'était plus qu'une image qui s'estompait dans la mémoire de ses anciens clients. Ils se souvenaient, en fait, du vieil escalier en bois, du soir pluvieux, de la large cheminée, de l'éclat du feu de brindilles et de l'assemblée qui se réunissait dans la cuisine autour du pilier. Mais la structure matérielle est maintenant poussière ; bientôt, avec le dernier de ses habitants, sa mémoire même disparaîtra ; et eux, à leur tour, subiront la même loi et, à la fois dans leur nom et leurs formes, s'évanouiront du monde des hommes. »*

Que Stevenson se rassure : la vieille auberge est toujours là et le souvenir de son passage dans ses murs est toujours aussi vif.

Mais de tous les souvenirs que Stevenson nous livre de ses différents séjours à Greze-sur-Loing, le plus émouvant est un court poème qui, à sa façon, véhicule toute la sensibilité, pour ne pas dire tout le romantisme du poète écossais.

Le voici, donc, tout d'abord dans sa version anglaise et ensuite dans sa version française que nous devons à la plume élégante de Ginette Dalleré :

KNOW you the river near to Grez
A river deep and clear?
Among the lilies all the way,
That ancient river runs to-day
From snowy weir to weir.

Old as the Rhine of great renown,
She hurries clear and fast,
She runs amain by field and town
From south to north, from up to down,
To present on from past.

The love I hold was borne by her;
And now, though far away,
My lonely spirit hears the stir
Of water round the starling spur

Beside the bridge at Grez.
So may that love forever hold
In life an equal pace;

So may that love grow never old,
But, clear and pure and fountain-cold,
Go on from grace to grace.

*Connaissez-vous, près de Grez, cette rivière ?
C'est une rivière profonde et claire.
Parmi les nénuphars elle glisse séculaire,
Maints barrages de nos jours elle franchit
prestemment
Et ses flocons d'écume les revêtent de blanc.*

*D'un grand âge comme le Rhin de haute
renommée
À travers champs et cités, impétueuse et limpide,
Elle file à toute bride.
Du sud au nord et de monts en vallées
Elle relie le présent au passé.*

*C'est près d'elle que naquit mon amour infini.
Et bien que désormais elle soit si éloignée,
Mon esprit esseulé entend le clapotis
De son eau près des becs acérés
Du pont de Grez.*

*Alors, que cet amour tout au long de la vie
Progresse au même rythme, en harmonie !
Que jamais il ne prenne une ride
Mais que, tel une source pure, fraîche et limpide
Il s'écoule toujours d'instant bérés en instant
bérés.*



Les "becs" du pont de Grez

George P. Mutch

Marie Stuart, reine d'Écosse

(2019, Royaume-Uni - États-Unis).

Un film de Josie Rourke avec Saoirse Ronan, Margot Robbie, Jack Lowden.



Faut-il se réjouir de la dernière adaptation en date de la vie de Marie Stuart à l'écran, que l'on doit à la réalisatrice anglaise Josie Rourke ? Malheureusement, non. L'existence tragique de la reine d'Écosse (1542-1567), qui perdit son trône pour un mariage malheureux et sa vie pour avoir défié sa puissante cousine Élisabeth Ière d'Angleterre, fournit tous les matériaux nécessaires à un récit captivant. Encore faut-il les mettre en scène avec un minimum de subtilité et un véritable souci de donner à comprendre l'époque que l'on présente au spectateur.

En cela réside l'échec majeur de film, avant tout préoccupé de coller à tous les conformismes idéologiques de notre temps. C'est ainsi que Marie Stuart sera nécessairement féministe, tolérante en matière religieuse et respectueuse envers les homosexuels. On veut bien croire qu'il était difficile pour une femme de pouvoir de s'imposer à un entourage politique masculin, fallait-il pour autant souligner aussi lourdement une prétendue solidarité « sororale » avec Elisabeth Ière qui, rappelons-le, finit tout de même par la faire décapiter ? Rien dans la correspondance des

deux reines ne permet de soutenir une telle vision de leur relation.

De même pour la prétendue tolérance religieuse de Marie. Elevée dans la foi catholique, après avoir passé sa jeunesse à la cour de France, elle obtient à son arrivée en Écosse l'autorisation de pratiquer sa religion à titre privé dans le palais d'Holyrood. Bien maigre concession dans une Écosse officiellement protestante depuis le triomphe des partisans de John Knox et les mesures prises par le Parlement pour établir le calvinisme comme religion officielle en août 1560. C'est là encore faire fausse route que de lui faire prononcer un discours empreint de respect pour la pluralité des confessions religieuses du royaume. Les catholiques écossais ne se sont pas vu reconnaître de liberté de culte et Marie Stuart n'était pas une adepte du multiculturalisme, contrairement à ce que l'on essaie de nous faire croire.

Était-il, par ailleurs, vraiment nécessaire d'imaginer une Marie Stuart *gay-friendly*, encourageant son secrétaire Rizzio dans ses travestissements et allant même jusqu'à faire preuve de magnanimité quand celui-ci est surpris en situation très compromettante avec son propre époux, Lord Darnley ? Bien sûr, les sources manquent à l'historien pour établir de manière certaine ce qui se passait dans les alcôves en ce temps. Mais quand on en vient aux questions de l'amour et de la chair, *Marie Stuart : reine d'Écosse*, tend à raconter n'importe quoi et à dériver vers le *romance novel* bas de gamme.

Doté d'un budget estimé à 25 millions de dollars, et tourné en partie dans des décors naturels en Écosse, le film parvient parfois à faire oublier quelques instants la lourdeur de son propos par la relative beauté de sa photographie. Les scènes de plein air, tournées près du château de Blackness (West Lothian), à Aviemore ou à Glencoe, sont parmi les plus réussies. Il est pertinent de souligner le contraste entre la splendeur de la cour d'Angleterre et la modestie de la cour d'Écosse, même si cela est, là encore, accompli sans subtilité excessive : le palais d'Holyrood devient ici une quasi-grotte, un sombre repaire de brigands digne d'un roman de Walter Scott... La réalisatrice,

issue du monde du théâtre, semble friande de dispositifs scéniques sophistiqués. Mais ce qui passerait à la rigueur sur les planches confine parfois ici au ridicule. Mettre en scène une rencontre – qui n'eut jamais lieu – entre Marie et Elisabeth dans un lavoir où elles circulent entre des toiles de lin suspendues pour suggérer les faux-semblants de leur relation prête à sourire. Ce genre d'artifice sied mal au cinéma.

Porté par des acteurs compétents à défaut d'être brillants, le film parvient ponctuellement à convaincre. Saoirse Ronan incarne avec une grâce altière la reine rousse, et l'on regrette seulement qu'elle passe l'essentiel de son temps à prononcer un texte inepte. La relation complexe qu'elle entretient avec son demi-frère, Lord James Stuart, comte de Moray (James McArdle), tour à tour ami d'enfance, conseiller estimé, devenu ennemi à contre-cœur du fait des choix politiques malheureux de la reine, est bien rendue. Mais l'on remarquera surtout la performance de David Tennant, incarnant un John Knox inspiré, prédicateur talentueux au verbe archaïque fort bien rendu, adressant des *strumpet* et autres noms affectueux à la reine catholique, son ennemie jurée. Margot Robbie est une Elisabeth d'Angleterre moins convaincante, peu aidée il est vrai par le maquillage pesant et la perruque rouge grotesque dont elle est affublée pendant une partie du film.

Même si la trame événementielle est à peu près respectée, ce qui est méritoire compte tenu des contraintes qui pèsent sur la production d'un tel film, *Marie Stuart : reine d'Écosse* échoue, en définitive, à faire revivre de façon convaincante cette souveraine et son temps. Un tel film satisfera bien plus le sociologue ou l'adepte des *cultural studies*, désireux de documenter les idéologies du temps présent et leur représentation à l'écran que le passionné de l'Écosse du XVI^e siècle. À ce dernier, on pourra conseiller de se plonger dans un bon livre d'histoire, comme *Marie Stuart, la femme et le mythe* (1987), de Michel Duchéin, ou encore les passages que le même auteur consacre à la reine et son temps dans son *Histoire de l'Écosse* (2013).

Mathieu Mazé

Lochnagar Crater, 1er juillet 2019



La chorale de collège d'Ystalifera, Pays de Galle (photo Lydie Delalande)

Comme chaque année, le 1er juillet 1916, début de la Bataille de la Somme, fut commémoré au Mémorial de Lochnagar Crater. Nous avons déposé, au nom de l'AFE, une couronne de coquelicots en souvenir des Ecossais tombés en ce lieu. Cette année, la semaine qui a précédé le 1er juillet fut marquée par de nombreuses cérémonies dans la Somme pour le centenaire du traité de paix, signé à Versailles le 28 juin 1919, qui mit fin à la Grande Guerre. Il y eut un très beau concert en la cathédrale d'Amiens le 29 juin auquel participa une excellente chorale de jeunes Gallois du collège d'Ystalifera. Nous avons eu le privilège d'entendre cette chorale, magnifique source de recueillement, pendant la cérémonie à Lochnagar Crater.

Cette année, Richard Dunning, le président de *Friends of Lochnagar*, ouvrit la cérémonie par un discours, *The Vision of Lochnagar*, où il exprima un fois de plus ce qu'était l'idéal de l'association. En voici quelques extraits :

« Au nom des Amis de Lochnagar et de moi-même, je vous accueille à cette 41ème cérémonie du souvenir à ce mémorial. La cérémonie en ce lieu n'est pas comme les autres. Nous y honorons ces hommes courageux de toutes les nations qui, lorsque

retentit le signal, s'élançèrent sous le feu des canons en sachant que cette journée serait leur dernière... Dans chaque famille, dans chaque nation cette grande perte est encore ressentie aujourd'hui. Mais est-il suffisant de simplement se souvenir ? Si un jour, nous pouvions leur poser la question, ils nous diraient, peut-être, de réfléchir au fait qu'il y a cent ans toutes ces nations étaient en guerre et qu'elles sont aujourd'hui en paix. Ils nous diraient, peut-être, qu'il est de notre devoir de transmettre en leur nom, à notre tour, cette paix précieuse, quand nous rentrerons chez nous en vivant avec plus d'amour, de compréhension, de tolérance et de pardon. »

Pour clore la cérémonie, Bruno Sauty, compositeur et chanteur très apprécié des Picards, a interprété du fond du cratère, *Terre de combat*, chant très émouvant qu'il a composé en hommage à tous ceux qui sont venus combattre et mourir chez nous. Vous pouvez trouver sur Internet les paroles de ce chant.

Le soir, vers 23h, il y eut, comme c'est devenu la coutume, une cérémonie de recueillement au cimetière de Bécourt, à 3 kms environ d'Albert en souvenir d'un épisode particulièrement tragique. Il y avait un petit groupe de *chums*, de copains, venus

d'un même village du nord de l'Angleterre, regroupés, comme c'était fréquent, pour qu'ils se sentent moins seuls sur cette terre inconnue. Un jour l'un d'eux, Tom Easton, avait été envoyé en mission. Quand il revint, tous ses copains avaient été fauchés par un même obus. Tom les enterra lui-même en ce lieu et leur fit la promesse de s'occuper de leur famille. Il survécut et, jusqu'à sa mort, revint chaque année à Bécourt le soir du 1er juillet. C'est en souvenir de cette fidélité que, le soir du 1er juillet, il y a toujours un petit groupe de *Friends of Lochnagar* au cimetière de Bécourt. On écoute de la musique sacrée, on récite quelques poèmes et on se recueille. Voici l'un des poèmes lus cette année en anglais et en français. C'est un très beau poème de Siegfried Sassoon, *Secret Music*. En voici la traduction (Traduction, Ginette Dalleré) :

Il est dans ma tête une musique secrète
 Que nul vacarme de ce côté de la mort ne
 peut étouffer,
 Gloire exaltante qui triomphe de la douleur
 Et beauté, parée de guirlandes dans cet
 enfer.
 Perdue dans sa rêverie, mon âme n'entend
 pas

Le rugissement des canons qui pourraient
 anéantir ma vie,
 Ma vie qui peut entendre dans ces ténèbres
 Des chants de joie qui fièrement s'élèvent.
 Je suis allé jusqu'aux confins du monde et
 j'ai rencontré
 La Mort dans sa débauche de lumières
 aveuglantes ;
 Mais, dans mes souffrances, j'eus ma
 récompense,
 Telle l'aurore, une musique s'est levée sur la
 désespérance.

I keep such music in my brain
 No din this side of death can quell;
 Glory exulting over pain,
 And beauty, garlanded in hell.
 My dreaming spirit will not heed
 The roar of guns that would destroy
 My life that on the gloom can read
 Proud-surgin' melodies of joy.
 To the world's end I went, and found
 Death in his carnival of glare;
 But in my torment I was crowned,
 And music dawned above despair.

Ginette Dalleré et Lydie Delalande

Note de Lecture

Elizabeth LAIDLAW, *The making of a Rifles Officer: The Life and Letters of Colonel George Miller CB FRS (1766-1843)*, Edinburgh, Burngrange Press, 2019, 471 p. ISBN : 978-1-9164771-0-0 (£35.00).

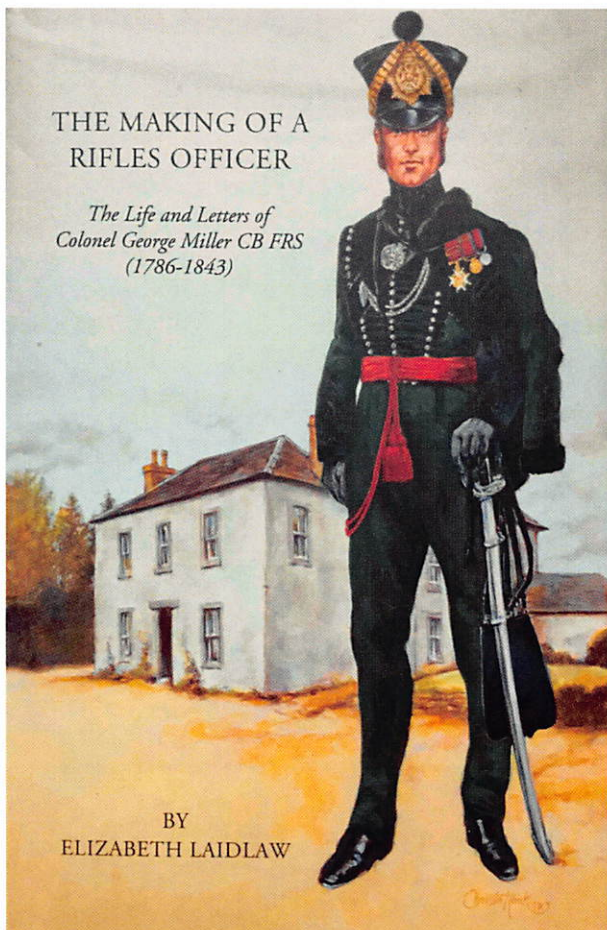
Les membres de l'Association franco-écossaise gardent bien vivant le souvenir d'Elizabeth Laidlaw, membre éminent, avec son mari Jim de la Franco-Scottish Society of Scotland, dont le décès brutal le 14 septembre 2016, fut ressenti par notre association comme une perte douloureuse (voir le bulletin de notre association n°75, janvier 2017).

Or il se trouve qu'Elizabeth Laidlaw préparait la publication des lettres du colonel des fusiliers (*Rifles Officer*) George Miller, dont elle était propriétaire (elles sont aujourd'hui à la National Library of Scotland). C'est cette correspondance, avec la biographie de George Miller, des originaux et de nombreuses pièces justificatives.

George Miller était issu d'une famille écossaise de propriétaires terriens du comté de Perth. Son frère aîné John était avocat puis magistrat. Très proches l'un de

l'autre malgré la différence de leurs carrières, ils entretenirent pendant près de vingt-cinq ans (1804-1828) une correspondance dont, malheureusement, seuls subsistent les lettres du cadet. C'est cette correspondance à sens unique qui nous est aujourd'hui livrée, et c'est une révélation à beaucoup d'égards.

Evidemment, une partie importante de ces lettres documente surtout la carrière militaire de leur auteur (il fut le créateur de la *Rifles Brigade*, pièce essentielle du corps des fusiliers britanniques). Mais George Miller était, comme son frère, homme de vaste culture, et sa carrière militaire couvre toute la période des guerres napoléoniennes. C'est dire l'intérêt de cette correspondance, qui concerne entre autres la guerre d'Espagne contre les Français usurpateurs du trône royal de Madrid, et aussi la bataille de Waterloo, où George Miller fut légèrement blessé et soigné



à Bruxelles par une "charmante vieille dame, aimable au-delà de toute mesure".

Toutes les lettres de cette période (1808-1815) sont pleines d'informations et d'opinions sur les belligérants et sur les pays concernés. Les Espagnols sont « pauvres au-delà de toute description » ; chose curieuse, les Français sont vus avec une évidente sympathie. George Miller parle d'ailleurs le français couramment sinon toujours correctement. A la fin de la guerre d'Espagne, il rejoint l'Angleterre par la mer en embarquant à Bordeaux, « ville délicieuse, une des plus belles d'Europe », dont le théâtre est superbe, « le second en Europe à ce qu'on assure ». D'ailleurs le paysage de la vallée de la Garonne « ressemble à celui d'Angleterre »!

Plus tard, la paix revenue, notre officier va consacrer huit mois au "Grand Tour", voyage culturel en France, Italie et Suisse (1817), source de nombreuses descriptions et opinions, depuis Lyon « dont les rues sont plus étroites et plus sales que celles de Paris » (!) jusqu'à Rome, où le faste des cérémonies du Vatican témoigne de la « bouffonnerie de la religion catholique ».

Toute cette correspondance témoigne aussi, du début à la fin, des difficultés d'argent de l'officier, qui ne cesse d'en entretenir son

frère en se plaignant de l'insuffisance et des retards de sa solde d'officier.

George Miller prit sa retraite de l'armée en 1826, à l'âge de 40 ans, avec le grade de colonel. Il s'installa dans une maison appartenant à sa famille dans le comté de Fife, partageant son temps avec ses séjours à Londres, où il était devenu membre de la Royal Society et de l'Atheneum. Il survécut de deux ans à son frère et mourut en Ecosse le 20 mai 1843 à l'âge de 57 ans.

C'est une vie passionnante que reflètent ces 162 lettres. Elizabeth Laidlaw les a, de façon exemplaire, accompagnées de notes et de documentation historique qui font cette lecture à la fois divertissante et passionnante. On ne peut que féliciter Jim Laidlaw d'avoir assuré l'achèvement et la publication de cette correspondance si caractéristique de son temps.

Michel Duchein

L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2020

COMITÉ DE PATRONAGE

Président :
Jean GUÉGUINOU, GVCO, Ambassadeur de France

Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association
Thouars-Marguerite d'Ecosse

Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,
Professeur émérite à l'Université de Paris IV

Pierre DE BAECKER, Vice-Président honoraire

Alain HESPEL, Ancien Président de la Fondation
Catholique Écossaise

COMITÉ DIRECTEUR

Président : Thierry RECHNIEWSKI
Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE
Jean-Claude MARTIN
Secrétaire générale : Catherine VALASTER
Secrétaire générale adjointe : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE
Trésorier : Julien VALÉE

MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Clarisse GODARD
DESMAREST - Mathieu MAZÉ - George P. MUTCH - Aziza
OUARDANI - Henry SUHAMY .

CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ

SOMMAIRE

- GEORGE P. MUTCH
Robert Louis Stevenson à Grez-sur-Loing p. 2
- MATHIEU MAZE
Marie Stuart, reine d'Ecosse, un film de Josie Rourke, 2019, UK et USA. p. 11
- GINETTE DALLERE ET LYDIE DELALANDE
Lochnagar Crater, 1er juillet 2019 p. 13
- MICHEL DUCHEIN
Note de lecture : Elizabeth LAIDLAW, *The making of a Rifles Officer :
The Life and Letters of Colonel George Miller CB FRS (1766-1843)* p. 14

POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	60 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Etudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE
par chèque, à l'ordre de l'Association Franco-Ecossaise